

DISCOURS DE RÉCEPTION
DE
JACQUES LAURENT
A L'ACADÉMIE FRANÇAISE
ET RÉPONSE
DE MICHEL DÉON

nrf

GALLIMARD

*Discours de réception
de Jacques Laurent
à l'Académie française*

M. Jacques LAURENT, ayant été élu à l'Académie française à la place laissée vacante par la mort de M. Fernand BRAUDEL, y est venu prendre séance le jeudi 5 mars 1987 et a prononcé le discours suivant :

Messieurs,

La tradition veut que je m'étonne d'avoir été appelé à siéger en votre illustre compagnie. Certains n'hésitent pas à nuancer d'humour le tribut qu'ils paient à l'usage. Je ne m'y essaierai pas car je n'y parviendrais point, mon étonnement conservant sa force étymologique. Il est extrême le plaisir que j'éprouve à honorer la tradition dans une maison qui repose sur elle et qui doit une bonne part de son éclat et de son

prestige à l'ancienneté de ses rites et à une durée séculaire qui s'est intégrée à l'histoire.

L'histoire! Plus tôt que je ne l'aurais souhaité voilà le grand mot lâché qui m'entraîne au cœur même du sujet qu'il m'a été donné de traiter devant vous : la vie et l'œuvre de Fernand Braudel. Lors de son discours de réception il s'était appuyé sur une phrase d'André Chamson : « Celui qui raconte a besoin de créatures vivantes. » Mon embarras est grand devant la difficulté où je me trouve de devoir animer la statue de Fernand Braudel, car c'est bien d'une statue qu'il s'agit.

À travers l'imposante littérature qui lui a été consacrée, sa majesté nous écrase et son autorité mondialement reconnue. Vingt fois docteur *honoris causa* d'universités étrangères, il fut choisi comme membre par nombre d'entre elles, aussi différentes que celles de Budapest, de Madrid ou de Munich. Son nom finit par ne plus apparaître qu'escorté d'hyperboles. Il est le « maître », le guide, le prince, l'empereur de la nouvelle histoire, le pape. Lui-même se plaignait en souriant d'avoir été « empaillé » de son vivant et, depuis qu'il nous a quittés, c'est d'un mythe qu'il est devenu captif, à ce point que l'admirer n'est plus permis si l'on ne pousse pas le culte jusqu'à l'adorer.

D'où une situation bien délicate pour moi qui ne puis apporter mon tribut d'éloges sans

craindre qu'il ne soit aussitôt englouti dans le nuage d'encens qui enveloppe la mémoire de celui qui est universellement tenu pour le souverain de l'histoire contemporaine.

Tout d'abord, j'aimerais qu'on me permît d'écartier une expression : « la nouvelle histoire ». Fernand Braudel la prisait fort peu mais elle fut souvent employée à son propos. Nous aurons vu apparaître en quelques décennies la nouvelle histoire, le nouveau roman, la nouvelle critique, les nouveaux philosophes, la nouvelle cuisine. Celle-ci a apporté des changements, peut-être passagers, à nos habitudes, mais qui oserait soutenir que depuis le néolithique la cuisine était restée stable et qu'elle a fait tout à coup peau neuve ? Fernand Braudel se plaisait à exécuter en compagnie de ses proches des recettes qui dataient du Moyen Âge ou de la Renaissance et il obtenait des plats qui étaient différents de ceux qu'on servait dans les festins du *Satiricon* ou de ceux que préconisait Brillat-Savarin.

Tout ou presque change constamment dans nos sociétés occidentales, la cuisine comme le vêtement, le vêtement comme le mobilier et l'astronomie mais jamais on ne saurait assurer qu'une pratique s'est conservée assez pure pour qu'on puisse décomposer son histoire en deux parties, l'ancienne et la nouvelle.

Existerait-il, d'Héraclite à Bachelard, une li-

nrf



9 782070 710805



87-V A 71080

ISBN 2-07-071080-7

Extrait de la publication

60 FF tc